

Kafka au candy-shop

☆☆☆☆
PATRICE JEAN

Léo Scheer / « Chez Naulleau »
154 p., 19 €
ebook 13,99 €

essai Que fait Kafka dans cette galère antimilitantiste ?

P.MY

Puisque Kafka est devenu une marque, il faut s'attendre à le trouver servi à toutes les sauces, même en goodies : t-shirt, mug, bougie, on en passe, et n'oublions pas les livres qui, comme celui-ci, affichent en couverture le nom de l'écrivain pragois pour mieux glisser dessous un sous-titre par lequel le propos est plus précisément défini : *La littérature face au militantisme*.

« Un roman raconte la vie intérieure de personnages »

Que vient faire l'auteur de *La métamorphose* dans cette galère ? Il n'est pas tout à fait absent et Patrice Jean le cite pour servir son propos : « Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un bon coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? (...) Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous. » Double et triple partiellement la citation pour faire bonne mesure. Et après ? Rien.

Non, pas rien, mais tout autre chose. Un essai contre le militantisme dans la littérature, ce qui est peut-être une

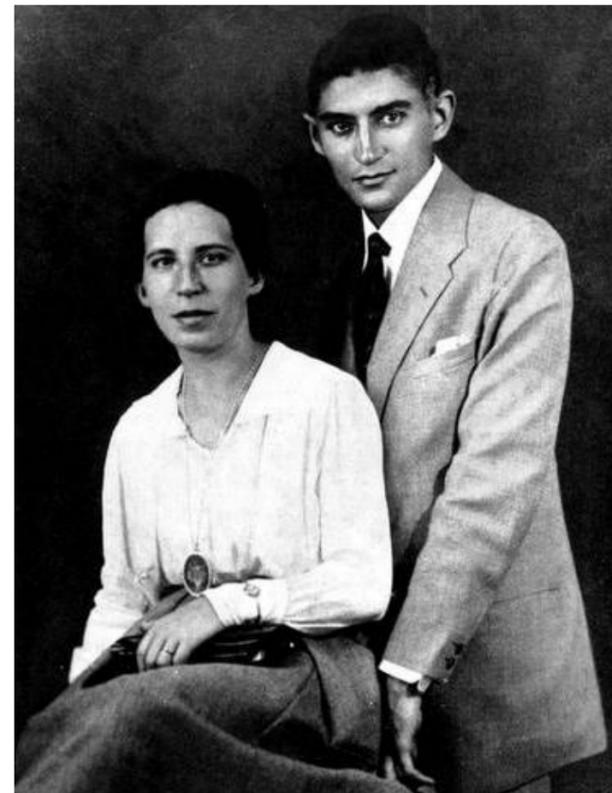
forme de militantisme.

Certes, Patrice Jean affirme, la main sur le cœur, et on le croit volontiers, qu'il lit des écrivains de gauche et de droite, indifférent à leurs identités politiques mais réticent à les voir défendre ces identités dans des ouvrages littéraires : « Le roman devrait être, par essence, contraire au militantisme : un roman raconte la vie intérieure de personnages, avec leurs angoisses, leurs défauts, leurs saloperies. »

Bien sûr, exclure tel ou tel type de roman du champ littéraire est affaire de goût personnel, comme le choix des œillères pour limiter la vision s'effectue en toute liberté. C'est légitime, mais faut-il l'ériger en dogme ? D'autant que l'auteur habite, qu'il le veuille ou non, un camp idéologique qui voit le progressiste bénéficier d'un privilège, étaler sa morgue (« Regardez-moi, je suis merveilleux, la morale est mon pays, je bande d'être si beau ») et tomber, puisqu'il est de gauche, dans l'académisme. Ce n'est pas vraiment pour renforcer son propos, pas davantage que de ranger la course à pied parmi les activités privilégiées par la paresse de l'esprit humain.



Franz Kafka dans sa jeunesse. Et avec Felice Bauer, avec qui il eut une longue correspondance. © D.R.



Se méfier de Kafka

☆☆☆☆
GEOFFROY DE

LAGASNERIE
Flammarion
180 p., 18 €
ebook 12,99 €

philosophie Une autre vision du « Procès »

P.MY

Alors qu'on célèbre Kafka, Geoffroy de Lagasnerie nous conseille de nous en méfier. Quelle mouche l'a piqué ? La même, en fait, qui vrombit à travers la plupart de ses livres et de ses prises de position publiques. Radicalement de gauche, pour le dire vite, le philosophe qu'il est quand même dans sa démarche élabore une pensée qui creuse les évidences jusqu'à leur trouver un sens auquel nous n'avions pas songé.

Idée reçue : Kafka est un écrivain dont l'œuvre témoigne d'une profonde perplexité devant la loi et ceux qui l'appliquent. *Le Procès* en témoigne avec force, puisque Joseph K. ne sait pas pourquoi il est arrêté, interrogé, et que les mécanismes de la justice se dérobent quand il cherche à les comprendre.

Idée reçue par Geoffroy de Lagasnerie : « Ce que Kafka met en question en faisant mine de s'en prendre à la Loi, ce n'est finalement jamais la Loi : c'est plutôt l'absence de Loi, l'absence d'ordre et l'absence de régularité et de prévisibilité. »

En convoquant l'arbitraire, Kafka fait

vaciller un des socles de nos sociétés. Illusion, plaide Geoffroy de Lagasnerie : « Si nous devons nous méfier de la séduction qu'exercent sur nos esprits les textes kafkaïens, c'est parce qu'ils ont très largement tendance à ratifier, renforcer, légitimer des formes mystifiées d'appréhension du pouvoir et de l'Etat. »

Kafka avait tout faux ? Pas tout à fait

La lucidité qui est la nôtre en lisant Kafka est un sentiment trompeur, prétend le philosophe. Car c'est oublier un des ressorts inavouables qui sont à l'œuvre dans l'application de la loi : « Ce qui existe, ce sont des classes socio-raciales qui sont plus ou moins exposées à l'appareil répressif d'Etat ou au ciblage policier et dont l'exposition à la pénalité constitue l'un des instruments par lesquels l'ordre social peut produire et reproduire des formes de domination. » On est loin du cas individuel de Joseph K.

Alors, Kafka avait tout faux ? Pas tout à fait, puisqu'il « avait pressenti qu'une critique du jugement devait s'articuler avec une mise en question des appareils bureaucratiques. » Ouf !



J'ai cherché Kafka. Une enquête littéraire

☆☆☆☆
LÉA

VEINSTEIN
Flammarion
317 p., 21 €
ebook 14,99 €

enquête L'émotion des manuscrits

P.MY

Les manuscrits de Kafka, c'est toute une histoire. Commencée quand, après la mort de l'écrivain qui avait demandé à Max Brod de tout brûler, celui-ci entreprit de les sauver, de les rassembler, de les éditer et de leur faire connaître le retentissement que l'on sait. Poursuivie par de très romanesques aventures au cours desquelles de précieux documents ont plusieurs fois été sur le point de disparaître – ou d'être noyés dans le pipi de chat, au sens premier. Conclue, ou presque, par de retentissants procès au cours desquels l'Etat d'Israël entreprit de revendiquer l'héritage. Alors que Kafka était resté loin de la Palestine dont le rêve n'avait débouché, concrètement, que sur un geste : « J'aurai, sinon émigré en Palestine, du moins voyagé jusque-là en passant le doigt sur la carte. »

Une énigmatique carte postale dans le bureau de son père

Léa Veinstein cite cette phrase dans le très beau récit qu'elle consacre à son approche, lente, hésitante, contrariée, pleine de larmes trahissant une grande

émotion, des manuscrits jusqu'à ce qu'elle les ait entre les mains, devant les yeux.

Kafka, pour elle, c'était d'abord une énigmatique carte postale dans le bureau de son père. Puis un long compagnonnage ponctué par une thèse de doctorat. Et, comme on n'en finit jamais avec un auteur de cette dimension, une tentative de revenir aux sources écrites, aux origines. « Je crois que ce qui me touche, c'est de tenir entre mes mains le tout début de l'histoire que je m'apprete alors à clore : cette volonté de destruction qui a résisté à tous ces rebondissement, à tous ces allers-retours. »

Après bien d'autres, à commencer par Max Brod, sachant qu'elle n'aura jamais tout compris, elle interprète Kafka : « Je cherche à interpréter à la fois l'absence de Kafka dans cette histoire et sa présence criante, obsédante. Son silence et la résonance interminable de son rire, en écho. » D'insolubles contradictions nouées dès la lecture d'un testament dont Max Brod multiplie les copies « pour que jamais il ne se perde » et dont il s'empresse de tromper la volonté.



La vie après Kafka

☆☆☆☆
Traduit du

tchèque par
Barбора Faure
Agullo
302 p., 22,50 €
ebook 13,99 €

fiction La fiancée Felice Bauer change de statut

P.MY

Quand Kafka meurt en 1924, la vie des femmes qu'il a aimées continue. Nous savons qui elles sont. En particulier Milena Jesenská, par sa correspondance ou par le livre, récemment réédité, que Margarete Buber-Neumann lui a consacré (1).

Magdaléna Platzová ne l'oublie pas dans *La vie après Kafka*. Mais, au cœur de son livre, Felice Bauer prend toute la lumière. Entre récit et fiction, l'ouvrage s'ouvre par une lettre de Joachim, fils de Felice, à Elias Canetti qui a publié *L'Autre Procès. Lettres de Kafka à Felice*. Dans sa volonté de réhabiliter sa mère, il donne de Kafka une vision personnelle : « Je ne peux vraiment pas juger si c'était un grand écrivain, mais je sais avec certitude qu'il était masochiste, névrosé, voire sadique, pour ce qui est de ses relations avec les femmes. » Rappelons que Franz et Felice ont été fiancés deux fois et que, deux fois, Kafka a provoqué la rupture.

En 2010, Magdaléna Platzová s'est posé la question : « Qui était en fait Felice Bauer ? » Car sa véritable personnalité semble n'avoir pas intéressé grand monde. « Les kafkologues ne l'ont ja-

mais considérée comme digne d'études indépendantes, on sait peu de choses sur sa vie après Kafka. » Pour tenter d'y remédier, elle cherche les descendants de Felice Bauer, trouve les contacts de deux arrière-petits-enfants et leur écrit...

Quelle valeur donne-t-on aux sentiments ?

Au cours de son enquête, complétée par l'imagination, les lettres que Kafka avait adressées à son héroïne deviennent un enjeu majeur. Un riche éditeur allemand veut les acheter – sa rencontre avec Felice est un grand moment du livre. Le fils de celle-ci pousse sa mère à vendre : « Ce qui m'intéressait, ce n'étaient pas les lettres, c'était l'argent. Ça aurait été une bêtise de ne pas saisir l'occasion. Ma mère était malade, elle avait des frais. » Felice hésite longtemps, rouvre la boîte en carton qui porte le nom d'une marque, Bata, et qui contient les lettres dans leurs enveloppes. Quelle valeur donne-t-on aux sentiments ?

(1) *Milena*. Traduit de l'allemand par Alain Bros-sat, Seuil, 496 p., 24,50 €.

L'écheveau des éditions

Pour s'y retrouver dans l'écheveau des éditions multiples des œuvres de Franz Kafka. Vous avez les moyens ? Alors, la Pléiade est pour vous. Les *Œuvres complètes* de Franz Kafka y sont publiés en quatre volumes. En tout 5.952 pages pour 282,50 € C'est magni-

fique, complet, plein d'érudition. Sous la direction de Jean-Pierre Lefebvre et avec sa nouvelle traduction. La crème de la crème : la collection La Pochothèque du Livre de poche. Romans, récits et nouvelles en 1.518 pages pour 26,30 €. Traduits par

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent. Emportez votre Kafka partout : le choix est grand en livres de poche. Et les prix petits : de 2,40 à 8 €. C'est chez G-F, traduit par Bernard Lortholary. Au Livre de Poche, traduit par Brigitte Vergne-Cain et Gérard

Rudent ou par Axel Nesme. Chez Points et chez Pocket traduit par Georges Arthur Goldschmitt. Et chez Folio, qui vient de rééditer, le 16 mai, six textes de Kafka et une antho, *Kafka, justicier ? Traduits par Lefèvre, sauf Lettre au père*, par Lortholary. J.-C. V.